

CHAPITRE I

D'aussi loin qu'elle remontait en son enfance, Marianne se souvenait d'avoir eu peur de la foule. À l'origine de cette terreur, y avait-il ce 14 juillet où elle avait senti fondre sur elle une avalanche humaine, affolée par quelques étincelles du feu d'artifice ? À moins que ce ne fût cette image d'un film où les deux amants voient s'élargir irrésistiblement la distance qui les sépare, dans la fièvre d'un soir de Carnaval ? Toujours est-il qu'elle était la proie d'un affolement animal dès qu'elle se trouvait seule dans un lieu public très fréquenté. Quand Marc lui avait demandé de venir le chercher gare de Lyon à son retour de Rome, elle n'avait, bien sûr, pas pu refuser : les désirs de Marc étaient sacrés – ne comblait-il pas tous les siens ? – et elle n'avait pas l'habitude de s'y opposer, mais elle en avait frissonné d'avance. Puis elle s'était raisonnée comme on lui recommandait toujours de le faire : après tout, des centaines de personnes seraient dans son cas, et il n'y aurait qu'elle pour jeter ces regards inquiets sur ses voisins. Tout cela n'était qu'un caprice de jeune femme trop choyée à qui un mari attentionné évitait toutes les difficultés. Elle ne le méritait pas, en vérité. Allons, elle irait à la gare et n'en ferait pas un roman !

Maintenant, collée contre un pilier, elle serrait les dents, crispait ses doigts sur la poignée de son sac et fixait l'affichage du train pour ne pas voir ces regards, glissants ou appuyés, qui l'enveloppaient : ces hommes à face patibulaire, ces femmes hargneuses, ces gamins insolents dont le moindre pouvait la bousculer, l'insulter... Deux fois déjà, un raz-de-marée venu d'un train bruyant l'avait menacée. Des valises tenues à bout de bras par des êtres sales et en sueur l'avaient cognée, presque entraînée. Une mégère glapissait en direction d'une femme remorquant péniblement deux énormes sacs et quatre enfants. Le contrôleur qu'elle avait consulté ne lui avait même pas répondu. Et si ce train n'était pas le bon ? S'il avait déraillé ? Si Marc n'avait pu le prendre ? Surtout, s'il allait ne pas la voir ? Elle s'imaginait, criant à perdre haleine, agitant les bras pour attirer son attention, et lui, entraîné par un courant inverse, soudain aveugle et sourd, s'éloignant, disparaissant...

— C'est bien là qu'arrive le train de Rome, s'il vous plaît ?

Marianne sursaute, rougit sous le regard interloqué du vieux monsieur qui paraît gêné de l'effet qu'il produit. Comme elle reste muette, il hausse presque les épaules et se détourne en la laissant paralysée par ce trouble qui s'empare d'elle chaque fois qu'un étranger lui adresse la parole à brûle-pourpoint. Ce train n'arrivera donc jamais ! Marc, penses-tu à moi en ce moment ? Sais-tu, toi qui devines tout, à quel point cette épreuve m'est pénible ? Me l'as-tu imposée pour me forcer à surmonter ma peur ou bien sans penser à ce qu'elle était pour moi ? Je dois t'excéder, avec mes plaintes continuelles, mes angoisses nocturnes, mais que deviendrais-je si tu n'étais pas là ?

Les wagons de tête, brun sale, apparurent, rampant dans un dernier effort avant de s'immobiliser avec un bruit de ferraille. Pendant un bref moment, personne n'en descendit, comme si l'énorme chenille eût été aussi vide qu'un jouet d'enfant. Quelques têtes se montrèrent aux portières ; des valises voltigèrent et le flux commença. Le quai se remplissait et cette foule bavarde avançait sur un rythme cadencé, au milieu d'un bourdonnement de paroles. Marianne se haussait sur la pointe des pieds, tendant le cou pour apercevoir Marc. D'habitude, il descendait dans les premiers. Il est vrai qu'avec tout ce monde... Enfin, là-bas, cette haute silhouette, ces cheveux bien coupés, cet angle de la pommette : lui, enfin lui ! Elle se retint : aller à sa rencontre ne servirait à rien ; d'ailleurs, il n'aimait pas trop les effusions publiques, surtout qu'il n'était parti que depuis dix jours !

Elle le perdit de vue un instant, puis sursauta. Une voix un peu railleuse mais tendre lui glissait :

— Tu ne t'es pas perdue au milieu de tout ce monde, petite chèvre ? Je me demandais si tu viendrais.

Elle se serra contre lui, fascinée, reconnaissante de ce qu'il lût si bien en elle. Elle l'embrassa, puis, timidement :

— Si je n'étais pas venue, tu aurais eu peur ?

— Non, bien sûr. J'aurais seulement pensé que ma petite chèvre affolée se cachait derrière les rideaux. Mais c'est bien que tu sois là : un bon point pour toi ! Sortons vite d'ici. J'ai faim. Nous allons dîner dans les parages et nous rentrerons tranquillement après.

Il passa son bras autour des épaules dont la robe de jersey soulignait la maigreur. À chaque retour, il était surpris de la retrouver plus fragile encore qu'il ne se la rappelait. Il avait quelques remords de l'avoir laissée si longtemps, livrée à toutes ses craintes. Dans ces moments, il n'éprouvait aucune impatience devant ses faiblesses et retrouvait le désir de protection qu'elle éveillait si fort en lui lors de leur rencontre. Elle s'était un peu maquillée : une touche de rose sur les joues et de rouge sur les lèvres. Elle ressemblait à une collégienne qui aurait chipé les produits de beauté de sa mère et n'aurait pas osé trop en mettre. Elle s'était coiffée avec soin : un ruban noir retenait ses cheveux trop fins, blond pâle. Sur son cou frêle se tordaient quelques mèches folles dont Marc aimait la douceur soyeuse. Ses lèvres minces hésitaient entre le sourire et la moue. Quand elle se tournait vers Marc pour le regarder, il était frappé de constater à quel point elle changeait peu, figée dans son personnage de jeune fille sage, dont on ne remarque que les yeux. Si peu femme, si peu adulte. Tout le monde avait été stupéfait de le voir épouser cette petite personne diaphane, lui qui respirait l'ardeur de vivre. Il la regarda avec tendresse :

— Tu as les yeux cernés. Tu as mal dormi cette nuit ? Tu as fait des cauchemars ?

— Un peu, oui. Dès que tu n'es pas là, tu sais bien... Et toi, parle-moi de ton voyage. Tu es content ?

Il s'anima :

— Tout à fait. Rome était magnifique. J'ai eu du temps de libre et je suis retourné dans tous les coins que j'aime. Je me suis surpris à lézarder au soleil sur un banc de la villa Borghèse. J'ai même réussi à aller à la mer : l'eau était parfaite, fraîche, tonique, avec ce soleil fou ensuite. Vraiment, tu aurais dû venir. Je t'aurais forcée à plonger, malgré tes cris. Tu serais toute bronzée

et tu aurais eu le temps de réviser ton histoire antique. Je t'aurais emmenée dans une petite auberge que j'ai repérée et nous aurions bu un de ces petits vins qui chantent...

Il s'arrêta. Marianne l'observait d'un air contraint :

— Je croyais que tu avais beaucoup de travail là-bas...

— Écoute, Mía, tu es extraordinaire ; tu ne veux tout de même pas que je reste enfermé dans ma chambre d'hôtel pendant tout le temps où je ne travaille pas ! Je suis sorti avec un client plusieurs fois ; j'ai vu trois films, entendu un concert. Je suis allé à deux dîners d'affaires en plus de mon travail. Si tu veux d'autres précisions, je peux te les fournir, mais pour le premier soir, tu pourrais...

Il changea de ton ; il s'en voulait de l'avoir brusquée. Était-ce sa faute si elle était jalouse et si lui ne pouvait qu'alimenter cette jalousie ?

— Qu'est-ce que tu imagines, petite chèvre ? Tu m'as manqué, tu sais. Je voudrais que tu viennes la prochaine fois ; ce serait de vraies vacances.

Elle souriait, apaisée. Pendant qu'ils s'attablaient, elle commença à dévider le mince fil de ses occupations :

— J'ai beaucoup lu ; je suis allée chez Maman plusieurs fois. Elle a été fatiguée et elle était bien contente que je puisse m'occuper d'elle. J'ai vu Lisa aussi. Je crois qu'elle va finir par divorcer ; son mari la trompe toujours avec cette femme. C'est bien triste pour leur petit garçon. Je lui ai dit qu'elle devrait rester avec lui ; cela vaut mieux, de toute façon...

Toujours la même, cette Marianne ; docile aux lois de la sauvegarde des apparences, prisonnière soumise du qu'en dira-t-on, traînant derrière elle le souvenir de millénaires d'esclavage féminin. Marc fut attendri et lui prit la main par-dessus la table. Elle le fixait avec ces yeux de doux animal apeuré qui lui avaient valu son surnom, un jour où il l'avait comparée à la chèvre de M. Seguin, prête à être dévorée :

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Ne te crois pas toujours prise au piège. Tu n’as rien dit de mal ; tu as seulement une manière charmante de régler les drames passionnels.

— Je n’y crois pas, aux drames passionnels ! Moi, quand j’ai promis, je ne change plus. Je ne pourrais pas envisager de te quitter, même si tu étais dans ton tort. Je t’attendrais jusqu’à ce que tu te souviennes de moi.

— Mais tu es lugubre ce soir ! Est-ce comme ça que tu me reçois, après dix jours d’absence ?

— Quand tu pars en voyage, je crois toujours que tu vas m’oublier. Déjà, quand tu es près de moi, je suis inquiète, alors, à Rome...

Elle continuait, égrenant son habituel chapelet : elle ne savait rien faire pour le retenir ; il était trop beau, trop intelligent pour elle. D’avance, elle lui trouvait toutes les excuses et se réfugiait dans le rôle de la femme compréhensive, guettant l’hypothétique retour du mari prodigue. Et c’était lui qu’elle prenait pour confident ! Marc se forçait à prolonger le plaisir qu’il avait éprouvé à la revoir, sage et frêle, mais l’agacement montait. Il surveillait de près ses réponses, cherchant à rester affectueux. Il profitait aussi de ces dialogues toujours recommencés pour préparer sa journée du lendemain, tout en s’efforçant de mettre dans ses regards la tendresse dont sa femme avait un tel besoin. Demain, il faudrait voir le grand chef, lui faire un rapport sur son voyage, téléphoner à deux clients, peut-être aussi à cette rousse à l’odeur sucrée, rencontrée chez un ami... Comment s’appelait-elle, déjà ? Allons, tout va bien. J’ai des projets tant que je veux. Je suis tout à fait dispos, et disponible.

Il regarda Marianne dont les yeux clairs s’attachaient à lui, admiratifs et suppliants. Il l’emmena, tout contre lui, douce et abandonnée : cette nuit, blottie près de lui, elle s’endormirait, recroquevillée et serrant fort sa main. Même s’il ne l’aimait plus, il pouvait assurer son bonheur. De cela aussi, il se sentait capable.

Il retrouva avec satisfaction l’appartement douillet, les meubles satinés et la rose ivoire dans

la flûte de cristal. Sous la douche, il sifflait des airs serinés dans tout Rome, éclaboussant à plaisir la salle de bains. Les serviettes épaisses, le tapis moelleux, le pyjama fraîchement déplié le remplirent d'aise. Il chantait à pleine voix quand Marianne passa la tête à la porte :

— Comme tu es gai, mon chéri ! C'est d'être rentré ?

— Bien sûr, petite Mia. C'est de te revoir, de retrouver ma ville. Je suis heureux de vivre, et heureux de t'avoir.

Les yeux clairs s'extasiaient. Quand Marc était euphorique, un peu de sa vitalité rejaillissait sur elle et tout lui semblait possible encore. Elle oubliait même d'avoir peur, de gémir. Au lieu de vivre sur le mode du murmure, elle se sentait capable elle aussi de vocaliser généreusement. Elle se serra contre Marc, lui tendit une bouche enfin ouverte.

Il la souleva de terre, geste qu'elle aimait tant, et l'emporta jusqu'à la chambre où il l'étendit avec douceur sur le grand lit. Il pensait qu'elle ressemblait à une jeune martyre, avec sa longue chemise de nuit claire et ses cheveux défaits. Comment ne pas se sentir une âme de barbare ? Comme il dénudait l'épaule, elle étendit précipitamment la main vers la lampe de chevet et, non contente de cette obscurité, posa sa tête, cachée par la chevelure soyeuse, contre le bras de Marc. Nue, elle frissonnait toujours et il écoutait ces étreintes sommaires, au cours desquelles elle restait muette et raidie, comme marquée par le souvenir de l'angoissante première nuit. Elle se rhabillait aussitôt et alors seulement, se blottissait, confiante.

Cette nuit-là, l'entendant se plaindre dans son sommeil, il se sentait le souffle coupé. Comment faisait-elle pour s'endormir quand il la laissait seule, dans le grand lit qu'elle ne devait jamais parvenir à réchauffer ? Elle lui demandait, à défaut d'un plaisir qu'elle ne concevait même pas, une transfusion de chaleur, faute de quoi elle dépérirait et mourrait. Ce mode de vie parasite accablait parfois Marc, non qu'il ne se crût capable de lui offrir ce qu'elle demandait, mais plutôt à la pensée de ce qu'il adviendrait d'elle s'il lui faisait défaut. Si je partais, que ferait-elle ? Et si je mourais ? Moi qui ne gâche jamais une minute à penser à la mort, me voilà réduit à l'envisager à

cause d'elle. Comment imaginer Marianne seule ? Comment la préserver de la solitude ? Si seulement il existait une assurance-tendresse, comme il existe des assurances-vie ! Elle redoute d'avoir un enfant, mais cela lui serait peut-être salutaire et je serais plus tranquille pour l'avenir. Et puis cette occupation la distrairait un peu de sa jalousie permanente. Il faut que j'y pense pour elle, que je résolve tous ses problèmes alors même que je m'en sens si loin. Il faut que je la convainque de devenir mère, à moins que je ne la mette devant le fait accompli et que je ne trouve alors des raisons pour la rassurer. Il est vrai que je lui ai certifié qu'elle ne risquait rien et qu'elle pouvait s'en remettre à moi. Encore faudrait-il que je me sente un minimum de fibre paternelle ! Quel casse-tête que cette femme ! De quoi suis-je allé m'encombrer ?

Il la repoussa avec humeur, mécontent de devoir la subir, mais elle le chercha et il la reprit contre lui, agacé mais attendri, incapable de répondre à cette encombrante tendresse par de la dureté, irrité de ne pouvoir trouver ce sommeil qu'il avait l'habitude de contrôler comme il l'entendait. La molle chaleur du lit l'envahissait et il se sentait écœuré par ces éternels petits drames, noyé dans ce bain de plaisirs fades, de concessions réticentes que Marianne dispensait. Délibérément, il l'écarta et changea le fil de ses pensées. Demain, le temps serait doux, un beau jour clair de septembre. Il ferait bon marcher, retrouver Paris, ses amis, son travail. Il se détendit, trouva avec satisfaction un coin de lit frais, et le sommeil lui apporta sa paix.